



CLASSIQUES  
GARNIER

SFOINI (Alexandra), « Conceptions sur la traduction au cours des Lumières néohelléniques », in WUILMART (Françoise), DUCHÉ (Véronique) (dir.), *Présences du traducteur*, p. 259-270

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-11222-8.p.0259](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-11222-8.p.0259)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 2021. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

SFOINI (Alexandra), « Conceptions sur la traduction au cours des Lumières néohelléniques »

RÉSUMÉ – Durant la période des Lumières néohelléniques les pensées des traducteurs grecs se caractérisent par leur empirisme et se structurent autour de certaines conceptions et oppositions fondamentales : la difficulté de l'entreprise de traduction, la traduction suivant la lettre ou le sens, la fidélité ou la liberté, l'intraduisible, la traduction en langue savante ou usuelle, la culture de la langue grecque moderne et l'introduction d'une nouvelle terminologie.

MOTS-CLÉS – Style, langue, intraduisible, empirisme, Mihaïl Christaris

# CONCEPTIONS SUR LA TRADUCTION AU COURS DES LUMIÈRES NÉOHELLÉNIQUES

Durant la période des Lumières néohelléniques et particulièrement à son apogée (1774-1821)<sup>1</sup>, les traductions en grec d'ouvrages en langues étrangères, surtout en français mais aussi en italien et en allemand, présentent une augmentation notable<sup>2</sup>. Les érudits grecs considèrent que les traductions sont le biais par lequel l'éducation et la civilisation, les *Lumières*, vont retourner au lieu de leur naissance, la Grèce, où l'Europe les a empruntées. Ils se libèrent progressivement de l'aristotélisme scolastique de l'enseignement et de la morale traditionnelle de l'Église. De nouveaux schémas de pensée sont introduits par le courant du despotisme éclairé qui s'épanouit dans le milieu de l'élite phanariote, à Constantinople et dans les Principautés danubiennes, dont les membres occupent des positions importantes dans le mécanisme bureaucratique de l'Empire ottoman et sont élevés au rang de princes de Valachie et de Moldavie<sup>3</sup>.

C'est dans ce milieu phanariote où, dès les premières décennies du XVIII<sup>e</sup> siècle furent traduites des œuvres de Cervantès<sup>4</sup> et Molière<sup>5</sup>, et

---

1 Konstantinos Th. Dimaras, *La Grèce au temps des Lumières*, Genève, Droz, 1969 ; Paschalis M. Kitromilides, *Enlightenment and Revolution. The Making of Modern Greece*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 2013.

2 Alexandra Sfoini, *Ξένοι συγγραφείς μεταφρασμένοι ελληνικά* [Écrivains étrangers traduits en grec], 1700-1832, Athènes, Institut de recherches historiques / Fondation nationale de la recherche scientifique (désormais IRH/FNRS), 2019.

3 *Symposium « L'époque phanariote »*, 2-25 octobre 1970, dédié à la mémoire de Cléobule Tsourkas, Thessalonique, Institut des Études balkaniques, 1974.

4 Georges Kehayoglou – Anna Tabaki, *Μιχαήλ Τσερβάντες. Ο επιτήδειος ευγενής don Κισότης της Μάντσας. Η πρώτη γνωστή ελληνική μετάφραση* [Miguel de Cervantes, L'ingénieux hidalgo don Quichotte de la Manche. La première traduction grecque connue], Athènes, IRH/FNRS, 2007.

5 Anna Tabaki, *Ο Μολιέρος στη φαναριώτικη παιδεία. Τρεις χειρόγραφες μεταφράσεις* [Molière dans l'éducation phanariote. Trois traductions manuscrites], *Τετράδια Εργασίας* [Tetradia Ergasias/Cahiers], t. 14, Athènes, IRH/FNRS, 1988.

autour de 1770 l'*Essai sur les mœurs de Voltaire*<sup>6</sup>, et qui est aussi l'époque de l'introduction de l'*Encyclopédie*, que seront formulées les premières réflexions autour de la traduction. Elles sont dues à Dimitrios Katartzis, dignitaire des Principautés danubiennes, personnage vénérable qui avait constitué un réseau personnel de confrères érudits et d'élèves, dont certains se sont adonnés à la traduction. Lui-même traduit autour de 1784, à l'incitation du prince Michel Soutsos, l'ouvrage de Réal de Curban, *La Science du gouvernement, ouvrage de morale, de droit et de politique*, qui exprime les principes du despotisme éclairé. Les conceptions de Katartzis sur la traduction portent l'empreinte de l'*Encyclopédie* : elle doit présenter méthode et clarté, et la langue de réception doit conserver la grâce de l'original<sup>7</sup> ; il s'agit de plus d'exprimer le sens de l'ouvrage dans « un grec coloré, riche et naturel », à savoir la langue quotidienne du milieu phanariote. La reconstitution du texte est réussie à des degrés divers : « souvent il me semble que j'ai réussi. Ainsi, en de nombreux endroits, la traduction est plus belle que le texte (et cela tient essentiellement à la supériorité de notre langue), et en certains endroits elle est tout comme elle, et dans beaucoup d'autres elle est pire<sup>8</sup> ». Katartzis croit que sa traduction va aussi servir à celui qui se lancera dans une entreprise semblable avec méthode, en ayant soin de cultiver la langue, d'éduquer et d'« éclairer » la nation, comme cela avait eu lieu dans d'autres nations d'Europe.

De fait, Panagiotis Kodrikas, secrétaire du prince et familier de Katartzis, également incité par Michel Soutsos, entreprend de traduire l'ouvrage de Fontenelle, *Entretiens sur la pluralité des mondes*, qui vulgarise la science. Ce qui préoccupe le traducteur, c'est le manque de principes et de règles stables de la langue grecque, qu'il attribue au déclin de la Grèce antique et aux conquêtes successives qui ont suivi, dont la culmination a été la conquête ottomane. La langue est « dégradée »,

6 Ariadna Camariano-Cioran, « Nicolas Caragea, prince de Valachie, traducteur de la langue française », *Αθηνά* [Athina], t. 73-74, 1972-1973, p. 245-266.

7 Anna Tabaki, « Αντιλήψεις και θεωρίες για τη μετάφραση στον 18ο αιώνα. Πρόδρομη ανακοίνωση » [Conceptions et théories sur la traduction au XVIII<sup>e</sup> siècle. Communication préliminaire], *Περί Νεοελληνικού Διαφωτισμού, Ρεύματα ιδεών και διάλογοι επικοινωνίας με τη δυτική σκέψη* [Sur les Lumières grecques. Courants et canaux de communication avec la pensée occidentale], Athènes, Ergo, 2004, p. 113-125.

8 Konstantinos Th. Dimaras, *Δημήτριος Καταρτζής, Τα ευρισκόμενα* [Dimitrios Katartzis. Œuvres conservées], Athènes, Όμιλος Μελέτης Νεοελληνικού Διαφωτισμού [Association d'étude des Lumières en Grèce], 1970, p. 325. (Toutes les traductions en français des remarques des traducteurs sont les miennes.)

bonne seulement à l'expression de « banalités » à l'aide de mots pour la plupart étrangers et ne se prêtant nullement à la traduction d'écrits scientifiques et de « nobles » idées. La position du traducteur est incommode, « un chaos le recouvre de toutes parts. À chaque sens une lacune l'accueille, chaque période est pour lui un nouveau doute, et l'ensemble un entier embarras ». Ce qu'il faut c'est un système de langue unifié, à l'intérieur duquel on pourrait choisir tel ou tel style pour traduire tel ou tel auteur. Kodrikas, qui en général traduit fidèlement, ne parvient pas à restituer le style serré de l'original dans une langue qui oscille entre le registre familier et le registre savant. En outre, l'ajout de nombreuses notes, puisées dans l'*Encyclopédie*, ôte à la traduction la grâce et la légèreté de l'original et lui confère un ton plus scientifique<sup>9</sup>.

Un autre familier de Katartzis et secrétaire du souverain Nikolaos Mavrogénis, Rigas Vélestinlis, qui a pris part à l'action insurrectionnelle grecque lors de la Révolution française, a dressé un programme complet d'édition et de traduction afin de préparer moralement les Grecs à secouer le joug de la servitude ottomane. Il traduit Restif de la Bretonne, Marmontel, l'abbé Barthélémy, Montesquieu, Métastase, ainsi que la Constitution française de 1793<sup>10</sup>. Rigas suit la méthode de Katartzis en traduisant le sens, mais il s'avance plus audacieusement vers un remaniement du texte auquel il imprime le style de la langue grecque, ce que permet le genre littéraire qu'il traduit, tout en effectuant des ajouts personnels afin d'adapter l'ouvrage au contexte grec. Dans l'avant-propos de la traduction de l'ouvrage de Restif de La Bretonne, *Les Contemporaines* (1780-1782), il remarque : « Ma traduction est libre, à savoir seulement selon le sens (j'en ai ajouté d'autres) car, si je suivais l'auteur à la lettre, il me semble qu'il ne s'accorderait pas au style de notre langue, car chacune a sa particularité<sup>11</sup> ». Mais dans la traduction de la

- 
- 9 Alexandra Sfoini, « Το μεταφραστικό έργο του Κωδρικά : Ομιλίες περί πληθούς κόσμων του κυρίου Φοντενέλ » [L'œuvre de traduction de Kodrikas : *Entretiens sur la pluralité des mondes* de monsieur Fontenelle], *Ο Ελληνικός Κόσμος ανάμεσα στην Ανατολή και τη Δύση 1453-1981* [Le monde grec entre Orient et Occident 1453-1981], Actes du Premier Congrès européen d'Études néohelléniques], Berlin, 2-4 octobre 1998, t. 1, éd. Asterios Argyriou – Konstantinos A. Dimadis – Anastasia-Danaï Lazaridou, Athènes, Hellenika Grammata, 1999, p. 327-338.
- 10 Anna Tabaki, « Η μεταφραστική στρατηγική του Ρήγα στο πλαίσιο του νεοελληνικού Διαφωτισμού » [La stratégie de traduction de Rigas dans le cadre des Lumières grecques], *Περί Νεοελληνικού Διαφωτισμού* [Sur les Lumières grecques], *op. cit.*, p. 167-179.
- 11 *Σχολείον των ντελικάτων εραστών* [École des amants délicats], trad. Rigas Veletinlis, Vienne, Joseph Baumeister, 1790, p. 1.

Constitution française, il prend souvent des libertés en s'autorisant des ajouts et des modifications de son cru, de sorte que le texte constitutionnel français se transforme en manifeste révolutionnaire<sup>12</sup>.

Dans le climat des idées révolutionnaires, Stéphanos Dimitriadis, qui a occupé la fonction de secrétaire du souverain Nicolas Mauvrogénis à Bucarest, où il a probablement fait la connaissance de Rigas, publie en 1797, à Vienne, l'ouvrage de Louis-Sébastien Mercier, *L'An 2440 ou rêve s'il en fut jamais*. Il traduit librement, recueillant « à l'instar des abeilles » ce qui est utile, limitant l'étendue de l'ouvrage : il choisit tous les extraits qui répondent aux problèmes qui préoccupent les Grecs à cette époque en apportant de nouvelles idées, tandis qu'il rejette ou modifie les éléments contextuels pour les rendre plus familiers aux Grecs, ainsi qu'il l'explique dans son avant-propos : « J'ai recueilli tout ce qui était utile et profitable, et en l'adaptant je l'ai traduit dans notre simple dialecte, afin de procurer aux gens de ma nation et la faveur de l'étude, et celle de nouvelles idées, et celle d'un bienfait<sup>13</sup> ». Ainsi, il se concentre sur des sujets d'éducation, de science et de religion conformément à la raison, et il évite de traduire tout ce qui contient une critique envers le clergé ou l'administration de l'État, afin de ne pas provoquer les cercles conservateurs et d'éviter l'intervention de la censure autrichienne, l'année même où les autorités de ce pays avaient arrêté Rigas. Quoi qu'il en soit, cette traduction fournissait aux Grecs un texte engagé prophétisant un avenir qui commençait à devenir réalité en France<sup>14</sup>.

Les traductions d'ouvrages de philosophie effectuées par des élèves de Katartzis ont été utilisées comme manuels d'enseignement. Daniel Filippidis traduit la *Logique* de Condillac (1801). Cet ouvrage philosophique, qui est régi par les principes du sensualisme et met en relief l'importance des sensations dans la formation de la langue et par conséquent de la pensée, a été utilisé comme manuel d'enseignement à l'Académie de Bucarest et dans d'autres écoles, car il combattait la

12 Alexandra Sf[o]ini, « Langages de la Révolution et transferts conceptuels : la constitution montagnarde en grec », *Annales historiques de la Révolution française*, t. 248, 2007, p. 83-92.

13 *Απανθίσματα έκ τινος βιβλίου ετερογλώσσου* [Florilège tiré d'un ouvrage étranger], trad. Stéphanos Dimitriadis, Vienne, Markides Pouliou, 1797, p. 1.

14 Stessi Athini, « Στ. Δημητριάδης και L.-C. Mercier : Ουτοπικά όνειρα του 18ου αιώνα » [St. Dimitriadis et L.-C. Mercier : Rêves d'utopie au XVIII<sup>e</sup> siècle], *Σύγκριση/Comparaison*, t. 6, juin 1995, p. 25-40.

scolastique des aristotéliens<sup>15</sup>. Le traducteur a utilisé la langue courante et a affronté une difficulté supplémentaire en raison des déficiences grammaticales et lexicales. Néanmoins, il remarque que la raison « nous enjoint d'écrire de façon à être accessibles à tous. Nous sommes donc contraints de suivre la nature de la langue, c'est-à-dire d'écrire comme nous nous exprimons en parlant, et non comme nul ne s'exprime ». Il ne manque pas de souligner que la langue usuelle a besoin d'être cultivée et enrichie par la langue ancienne<sup>16</sup>.

Grigorios Konstantas, également élève de Katartzis, semble avoir aussi subi l'influence du sensualisme ; il traduit en 1804 l'ouvrage de l'italien Francesco Soave, *Istituzioni di Logica, Metafisica et Etica*, qu'il compare à Locke, Condillac et Socrate<sup>17</sup>. Dans son avant-propos, il dramatise le manque d'ouvrages méthodiques dans les écoles, ce qui oblige les enseignants à avoir recours soit à des écrits de l'antiquité, qui sont des « rébus pour nous et autant d'énigmes » mais aussi à nombre d'ouvrages vieillissés par rapport aux besoins de l'éducation de son temps, soit à des traductions de traités étrangers, « imparfaits » eux aussi, qui gaspillent le temps des élèves au lieu de les instruire. Il traduit le livre le plus fidèlement possible afin de l'utiliser dans son enseignement, tout en essayant d'éviter les « idiotismes » de la langue italienne. Pour Konstantas, la difficulté de la traduction réside dans la recherche d'une restitution fidèle de l'original, dans le bannissement de tournures étrangères et dans la trouvaille de correspondances grecques ; mais un autre écueil est le manque d'outils appropriés, qui fait que l'on n'aboutit pas toujours au résultat souhaité. Ce qui le préoccupe, c'est l'ingérence de l'élément étranger dans son texte, ce qu'a aussi admis Barthélémy : « Ce serait grande vanité de dire que ma plume est débarrassée de tout relent italien<sup>18</sup> ».

15 Nasia Iakovaki, « Ο Δανιήλ Φιλιππίδης και η Λογική του Κονττιάκ. Μια “Λογική” για τη γλώσσα » [Daniel Philippidis et la *Logique* de Condillac. Une « Logique » pour la langue], *Το έντυπο ελληνικό βιβλίο 15ος-19ος αιώνας* [Le livre grec imprimé, xv<sup>e</sup>-xix<sup>e</sup> siècles], Actes d'un colloque international, Delphes, 16-10 mai 2001, Athènes, Kotinos, 2004, p. 415-448.

16 *Η Λογική* [La Logique], trad. Daniel Philippidis, Vienne, Fr. A. Schraembl, 1806, p. 25-26.

17 Athanasia Glycofyridi-Leontsini, « Traduzione di testi filosofici italiani durante l'illuminismo neogreco (Genovesi, Muratori, Soave) », *Testi letterari italiani tradotti in greco (dal '500 ad oggi)*, éd. Mario Vitti, Messina, Rubettino, 1994, p. 203-218.

18 *Στοιχεία της λογικής, Μεταφυσικής και Ηθικής* [Éléments de logique, de métaphysique et de morale], trad. Grigorios Konstantas, Venise, Nikolaos Glykis, 1804, p. 16-17.

Les écarts par rapport au texte original sont parfois considérés comme nécessaires, au bénéfice de la clarté du texte et de sa compréhension par le récepteur. Adamantios Korais, l'éminent érudit des Lumières grecques, qui vivait à Paris et proposait à ses compatriotes des ouvrages à retraduire en critiquant le style et la langue des traductions effectuées<sup>19</sup>, traduisit en 1802 l'ouvrage classique de Cesar Beccaria, *Des délits et des peines* (*Dei delitti e delle pene*, 1764), dont il remanie la législation pénale sur la base des idées humanistes des Lumières ; il considère en effet que cet ouvrage contribuera à la renaissance morale des Grecs, le but étant de réaliser la vision idéale d'un État grec libre<sup>20</sup>. Les interventions qu'il entreprend au cours de la traduction ont pour objectif de rendre l'ouvrage plus clair, car il est difficile à comprendre même pour les Italiens qui ont une bonne connaissance du sujet. En 1812, il traduit les *Facéties d'Hiéroclos le philosophe*, ainsi que certains textes du recueil italien de Lodovico Domenichi, *Les facéties et mots subtils d'aucuns excellents esprits* (*Facetie, motti e burle di diversi signori*), afin de s'exercer aux langues tout en renforçant la langue grecque, ce qu'il conseille aussi aux gens de sa nation. Il aborde également la question de l'intraduisible. En effet, il n'a pas traduit certaines plaisanteries car « délicieuses à des oreilles italiennes, elles ne peuvent faire naître le rire chez nous, ou bien parce qu'elles se réfèrent à des coutumes inconnues des Grecs, ou bien parce que leur drôlerie tient à un mot, à une syllabe, à une seule lettre, qu'il est absolument impossible de transporter d'une langue à l'autre<sup>21</sup> ».

La restitution fidèle du style de l'auteur est un souci majeur chez les traducteurs, particulièrement lorsque l'auteur suscite un respect parfois inhibant, comme c'est souvent le cas pour les textes classiques mais aussi pour certains grands textes modernes. Le respect de l'original est une règle pour Dimitrios Darvaris, professeur des écoles grecques de Vienne, qui traduisant en 1799 « le plus fidèlement possible » deux

19 Viki Patsiou, « Απόψεις και παρεμβάσεις του Κοραή στο θέμα των μεταφράσεων » [Conceptions et interventions de Korais sur le sujet de la traduction], *Ο Ερανιστής* [O Eranistis], t. 21, 1997, p. 210-234.

20 Ines de Salvo, « Momenti della fortuna di Beccaria in Grecia », *Atti del Convegno Nazionale di Studi Neogreci, Italia e Grecia : Due Culture a Confronto* (Palermo 19-20 Ottobre – Catania 21 Ottobre), Palermo, Istituto di Filologia Greca, 1991, p. 49-69.

21 *Ιεροκλέους αστεία* [Facéties d'Hiéroclos], trad. Adamantios Korais, Paris, J. M. Eberhart, 1812, p. 6-7.



ouvrages de morale empruntés à la littérature grecque ancienne<sup>22</sup>, s'efforce de restituer également le style de l'auteur mais sans toujours y parvenir :

J'ai veillé le plus possible non seulement à interpréter le sens des Auteurs mais aussi à exprimer dans toute leur brièveté la beauté et le haut style quasiment inimitables, ne divergeant de l'Original qu'en cas de grande nécessité : car selon moi, la Traduction est à l'égard de l'Original ce qu'est la copie envers l'image originale<sup>23</sup>.

Dans la traduction du texte autobiographique de Napoléon, le patriote Nikolaos Skoufos tente de conserver le style laconique de l'auteur dont il était l'admirateur, car le style « est l'image la plus complète de la pensée intime de cet homme fameux<sup>24</sup> ». Pour Dimitrios Gouzelis, commerçant et patriote ayant des intérêts philologiques, qui traduit en 1807 la *Jérusalem délivrée* (*La Gerusalemme liberata*) du Tasse, le respect et la restitution fidèle du style de haute volée du Tasse est une tâche ardue, surtout en le rejouant sur l'« humble » instrument qu'est la langue grecque. Gouzelis souligne la différence entre les genres littéraires, appelés à suivre des règles différentes dans leur traduction : celles de la précision dans les écrits scientifiques et pour la poésie le devoir de « plaire » au lecteur. La nécessité de conserver le « plaisir du texte » exige davantage de temps mais permet aussi de prendre quelques libertés qui rendent l'œuvre plus familière sans en modifier le sens :

Il fallait nécessairement user de quelque liberté même dans la traduction en prose. Mais cette liberté, je ne l'ai pas poussée au-delà des limites : quelques modifications dans quelques phrases, quelques éliminations en des cas point trop remarquables, quelques digressions, quelques déplacements de strophes ou bien l'emploi de prolepses, voici toute la liberté. J'ai essayé d'adapter les idées du Tasse de sorte telle qu'elles semblent être miennes.

Mais, ajoute-t-il, la traduction pêche toujours par rapport à l'original et nul ne doit juger de la valeur d'un ouvrage à partir de ses traductions, à plus forte raison lorsque le traducteur n'est pas à la hauteur de

22 *Ibid.*

23 *Χρυσούν Εγκόλπιον* [Vademecum], trad. Dimitrios Darvaris, Vienne 1799, p. 8-9.

24 *Χειρόγραφον εκ της Αγίας Ελένης* [Manuscrit venu de Sainte-Hélène], trad. Nikolaos Skoufos, Munich 1818, p. 3-4.

la tâche : « la véritable beauté, ainsi que la véritable laideur, ne sont conservées que dans les originaux<sup>25</sup> ».

C'est dans un environnement allemand qu'est transporté Konstantinos Koumas, directeur du Gymnase Philologique de Smyrne et ami de Korais, lorsqu'il traduit l'*Agathon* de Wieland, travail qu'il entame d'abord comme un divertissement mais qui le conduit à un approfondissement de l'œuvre et de la langue. Dans cette traduction, il considère qu'une certaine liberté est permise afin de transposer le texte étranger dans la langue grecque « de façon adaptée », à condition de ne pas en altérer le sens. Il cite des éléments tirés de Wieland, le « père » de la langue allemande, dont les ouvrages sont considérés comme des classiques et « sont des exemples de phrases animées et agréables », éloquence due en grande partie au fait que Wieland puise dans les écrits de l'Antiquité, comme l'attestent le choix de ses sujets grecs et ses traductions de Lucien et d'Aristophane. Par conséquent, la traduction de cet auteur allemand en grec s'impose : étant donné qu'il s'inspire de la langue grecque et la traduit, les Grecs doivent lui rendre la pareille :

Si la langue allemande s'épure et se corrige, et devient la langue des poètes, des orateurs, des philosophes, grâce à l'ancienne langue des Athéniens, avons-nous donc un autre espoir afin d'orner la langue nue, de corriger la langue torse, à condition toutefois d'étudier chaque jour nos glorieux ancêtres et de transférer les beautés de l'ancienne langue sur notre langue moderne<sup>26</sup>.

Un autre traducteur ira encore plus loin pour ce qui est de la liberté prise par rapport à l'original : Konstantinos Oikonomos, ami et collaborateur de Korais, qui traduit en 1816 *L'Avare* de Molière, en adaptant l'œuvre au contexte grec et qui plus est aux mœurs de Smyrne, où la pièce se déroule<sup>27</sup>. Pour l'auteur, la comédie n'a pas de sens si elle ne « peint » pas les mœurs de la nation à laquelle elle s'adresse, devenant ainsi plus vivante et attrayante : « Molière a peint l'Avare selon les coutumes des gens de sa nation. Le Grec doit le peindre selon les coutumes de ses propres concitoyens ». L'adaptation

25 *Η Ιερουσαλήμ ελευθερωμένη* [La Jérusalem délivrée], trad. Dimitrios Gouzelis, Venise, Panos Théodossiou, 1807, p. 7-12.

26 *Βειλάνδου Αγάθων* [L'Agathon de Wieland], trad. Konstantinos Koumas, Vienne 1814, p. 18.

27 Dimitris Spathis, « Έλληνες φιλάργυροι, εχθροί των Φώτων » [Grecs avares, ennemis des Lumières], *Κοινωνικοί αγώνες και Διαφωτισμός, Μελέτες αφιερωμένες στον Φίλιππο Ηλιού* [Luttes sociales et Lumières. Études dédiées à Philippos Iliou], éd. Christos Loukos, Héraklion, Éditions Universitaires de Crète, 2007, p. 27-60.

se fait en changeant les noms, les lieux, les phrases, même certaines scènes, c'est-à-dire qu'il en ressort un nouveau texte, sur lequel s'appuiera la représentation. Outre la règle générale d'adaptation de la comédie aux mœurs grecques, une autre raison de ne pas traduire *L'Avare* à la lettre était l'existence de certaines critiques françaises sur l'œuvre, comme celles de Rousseau, qui considère qu'elle contient des plaisanteries indignes et une insolence exagérée du fils à l'égard du père, contraire au principe de vertu, ou encore celles de Diderot et d'autres critiques qui démolissent l'intrigue des scènes. Oikonomos utilise la langue courante, quoique « imparfaite », car la vivacité du texte l'exige, vivacité qui se perdrait s'il usait de la langue grecque savante. Pour conférer davantage de vie à son texte, et afin de mettre en valeur l'élément comique, il a aussi recours aux dialectes, expédient qu'Aristophane professait également :

Par l'usage du dialecte, l'auteur comique représente la naïveté, l'inculture, souvent l'état du personnage qui le parle. C'est pourquoi le très spirituel Aristophane insère dans ses comédies des Laconiens, des Béotiens, des Mégariens, des Perses, des Scythes, conversant comme il sied, les Grecs en fonction de la particularité de leur langue, les barbares en fonction de la barbarie de leur accent et de leur âme.

Il critique cependant la « comédie importune » (la farce) qui use de dialectes incompréhensibles. Mais les dialectes grecs sont tous intelligibles d'une région à l'autre et d'autant plus à Smyrne où s'effectue un « grand mélange<sup>28</sup> ».

Konstantinos Kokkinakis, lui aussi ami de Koraïs, traduisant en 1815 l'œuvre de Molière, *Tartuffe*, semble avoir choisi la pratique de la traduction fidèle et souligne que, lorsqu'il s'agit de poésie, il est plus difficile pour le traducteur de transposer « de façon convenable et adaptée les idiotismes et les grâces de la langue étrangère dans la sienne propre », ce qui l'oblige à recourir à des « paraphrases et des périphrases, et à divers autres moyens complexes de la syntaxe afin d'approcher la nature de l'original ». Lui-même a connu de grandes difficultés, en raison de la nature de la langue française qu'il décrit en ces termes :

J'ambitionnais de placer autant que possible les vers en regard, mais souvent le bref nombre de syllabes des mots français, opposé au grand nombre de syllabes

28 *Ο Φιλάργγυρος* [L'Avare], trad. Konstantinos Oikonomos, Vienne, J. B. Zweck, 1816, p. 6-8.

du mot grec, me forçait à traduire un seul vers de l'original par deux vers grecs ; très rarement, le petit nombre de syllabes des mots grecs m'obligeait à remplir en proportion le vers français symétrique de mots ou de sens entiers ajoutés, comme approximativement adaptés au sens entendu par l'auteur<sup>29</sup>.

L'opinion en faveur de la liberté en traduction est soutenue de façon détaillée par l'éditeur du *Recueil de chansons diverses* (1820) qui furent jouées au théâtre de Bucarest ; cet éditeur considérait que la traduction littérale de la poésie était pointilleuse à l'excès et il renvoyait au *Cours de littérature* de Laharpe, adversaire du scolasticisme des latinistes qui ont bien appris le latin et très mal le français. La difficulté supplémentaire soulevée par la poésie oblige le traducteur à traduire en prose pour tous ceux qui ignorent la langue étrangère, même si cela ôte la grâce de l'original<sup>30</sup>. La solution que propose Ioannis Petritzopoulos, originaire des îles Ioniennes, qui traduit Alfieri<sup>31</sup> en 1827 est l'usage de l'hendécasyllabe non rimé : il explique que d'une part la prose ne convient pas à la tragédie, et que d'autre part il ne pouvait pas utiliser le mètre antique qui sied mal à la langue moderne. Il a donc eu recours à un nouveau mètre, tout italien d'ailleurs, car la langue italienne a une plus grande analogie avec la langue grecque usuelle. C'est ainsi qu'il a choisi l'hendécasyllabe, car il a jugé qu'il se rapproche de l'iambe de la tragédie antique, tandis que le vers non rimé convient à la tragédie italienne et qu'il est d'ailleurs employé par Alfieri<sup>32</sup>.

La question du choix de l'outil linguistique convenable dans la traduction tout comme dans l'écriture, a suscité les débats et même provoqué des querelles parmi les érudits grecs, connues sous le nom de la Question de la langue<sup>33</sup>. La plupart des traductions sont commentées par des démotocistes, comme Katartzis, ou bien des partisans de Korais qui sont en faveur de la voie moyenne entre la langue usuelle et la langue savante, tandis que les conservateurs ardents défenseurs de la langue

29 *Ο Ταρτούφος* [Tartuffe], trad. Konstantinos Kokkinakis, Vienne, J. B. Zweck, 1815, p. 33.

30 *Συλλογή διαφόρων τραγωδιών, όσαι παρεστάθησαν εις το θέατρον του Βουκουρεστιου* [Recueil de chansons diverses représentées au théâtre de Bucarest], trad. Mihaïl Christaris ou Iakovos Rangavis, Νεοσύστατον Τυπογραφειον [Nouvelle Imprimerie], 1820, p. 13.

31 *Ibid.*

32 *Ο Αγαμέμνων* [Agamemnon], trad. Ioannis Petritzopoulos, Corfou, Τυπογραφειον της Κυβερνήσεως [Imprimerie du Gouvernement], 1827, p. 5-7.

33 Georges Babiniotis (éd.), *Το γλωσσικό ζήτημα. Σύγχρονες προσεγγίσεις* [La Question de la langue. Approches contemporaines], Athènes, Ίδρυμα της Βουλής των Ελλήνων [Fondation du Parlement des Grecs], 2011.

savante ou « langue des nobles » de la nation, soutenue par Kodrikas<sup>34</sup>, se font plus rarement entendre.

Le souci commun de la plupart des traducteurs est la pratique assidue de la langue grecque, comme l'ont fait les Européens et justement les Allemands avec leur langue natale, ainsi que l'affirme Vassilios Papaefthymiou en traduisant l'histoire de John Lockman en 1807 :

Si l'on observe attentivement les Européens, et qui plus est les Allemands, on verra que lorsqu'ils ont commencé à s'adonner à l'étude et aux sciences, ils sont alors sortis de la barbarie, tout comme quand ils ont commencé, en cultivant leur propre langue, à rédiger en celle-ci ; c'est eux que nous devons imiter nous aussi<sup>35</sup>.

Kokkinakis revient à la difficulté de traduire dans une langue inculte comme le grec, tout en soulignant à son tour la nécessité de cultiver la langue usuelle. La langue actuelle a hérité des grâces de la langue grecque ancienne et s'est enrichie d'emprunts étrangers, de sorte que, quoiqu'inégale, elle peut « s'enorgueillir de sa beauté et de sa richesse ». Dans la phase présente d'ailleurs, ni la « stricte perfection des choses » ni les ornements recherchés des langues cultivées ne sont exigés, mais comme le dit le sage Koraïs, « le premier besoin de l'homme nu est de recouvrir comme il le peut sa nudité<sup>36</sup> ».

Le médecin Mihail Christaris, qui est pénétré lui aussi des idées des Lumières européennes et de l'éducation grecque antique, traduit en 1816 l'ouvrage de Jean-Zacharie Paradis de Raymond, *Traité élémentaire de morale et du bonheur*, pour répondre aux besoins des écoles grecques. Christaris emploie un style usuel et utilise de nouveaux mots là où il l'estime nécessaire. Il soutient que « l'usage commun est la loi suprême » et que les gens lettrés de la nation ont l'obligation de « saisir l'outil » et de « le cultiver guidés par le bon sens et la philosophie » afin qu'il devienne un acquis commun de la nation, affirmant que « la culture et le progrès de la langue sont analogues à l'étendue des Lumières, et vice-versa ». Les mots doivent exprimer les choses et la langue nouvelle et inintelligible au plus grand nombre ne doit pas être introduite sans

34 Alexandra Sfoini, « Φωτισμένες αθηναίες σε γραφειοκρατικά περιβάλλοντα : ο Παναγιώτης Κοδρικός και η γλώσσα των ευγενών » [Autorités éclairées dans un milieu bureaucratique : Panayotis Kodrikas et la langue des nobles], *Τα Ιστορικά* [Ta Istorika], t. 59, 2013, p. 325-362.

35 *Ιστορία συνοπτική της Ελλάδος* [Histoire abrégée de la Grèce], trad. Vassilios Papaefthymiou, Vienne, Νέα Τυπογραφία [Nouvelle Imprimerie], 1807, p. 18.

36 *Ο Ταρτούφος* [Tartuffe], *op. cit.*, p. 7-8.

nécessité, car elle ne contribue pas à éclairer la nation. Le guide doit être « l'intérêt commun<sup>37</sup> ».

En ce qui concerne la question de la terminologie, un certain nombre de traducteurs insistent également sur la nécessité d'« helléniser » les mots étrangers, en usant d'un seul mot si possible, ce que permet d'ailleurs la grande richesse de la langue antique, richesse déjà exploitée par les Européens qui ont emprunté tant de mots grecs. Mais dans des textes administratifs officiels, comme la Constitution de la République des îles Ioniennes, qui fut traduite de l'anglais vers le grec en 1817 dans une langue médiane proche de Korais, qui d'ailleurs n'est pas exempte d'erreurs, il est également déclaré qu'« il était nécessaire d'affermir dans notre Langue les mots politiques que nous devons utiliser en accord avec notre Régime et nos Lois ». Ces mots ont été tantôt empruntés à la « riche réserve ancestrale », tantôt forgés conformément à la nature de la langue<sup>38</sup>.

Pour conclure, nous pourrions dire que les pensées des traducteurs grecs, telles qu'elles apparaissent dans leurs avant-propos, sont structurées autour de certaines conceptions et oppositions essentielles : la difficulté de l'entreprise de traduction, la traduction suivant la lettre ou le sens, la fidélité ou la liberté, l'intraduisible, la traduction en langue savante ou usuelle, la pratique de la langue grecque et l'introduction d'une nouvelle terminologie. Ces conceptions se caractérisent dans les grandes lignes par leur empirisme, tandis que parfois elles se fondent sur la lecture du livre occidental et sur de nouvelles théories et pratiques européennes (plutôt françaises) de la traduction.

Alexandra SFOINI  
 Institut de recherches historiques  
 Fondation nationale  
 de la recherche scientifique  
 Athènes  
 Grèce

37 *Στοιχειώδες Σύγγραμμα Περί ηθικής και ευδαιμονίας* [Traité élémentaire de morale et du bonheur], trad. Mihaïl Christaris, Vienne, Z. B. Zweck, 1816, p. 7-8.

38 *Πολίτευμα των Ενωμένων Επαρχιών των Ιονικών Νήσων* [Constitution des États-Unis des îles Ioniennes], trad. Platon Petridis, Corfou, Τυπογραφείον της Διοικήσεως [Imprimerie du Gouvernement] 1818, p. 7-8.